LES AFFAIRES DU MAROC

Offensive et détente

On télégraphie de Fez en date du 1er juin :

Ce matin la colonne mobile constituée ces jours derniers a pris l'offensive sous le commandement du colonel Gouraud. Dès l'aube elle est entrée en contact avec l'ennemi. A l'heure où on télégraphie, elle avait, au nord-est de Fez, sans être encore passée sur la rive droite du Sebou et le combat continue.

Dans Fez, le calme est au contraire complet. Le général Lyautey en a profité pour accorder deux jours de repos à nos troupes que huit jours d'alertes avaient beaucoup lassées. La banlieue est encore infestée de maraudeurs et de pillards mais la ville n'est pas inquiétée.

Le général Lyautey continue d'ailleurs à s'occuper activement des questions administratives. Nous apprenons qu'il a l'intention de conserver comme directeur des travaux publics M. Porcher, conseiller technique du makhzen.

Les opérations sur la Moulouia

Oudjda, 1er juin.

La colonne Girardot a recommencé ses opérations hier matin. Elle a quitté Guercif avec des vivres pour plusieurs jours et un convoi de munition, suivant le même itinéraire que précédemment. Elle a remonté la Moulouia puis l'oued Melilo et est allée camper à Saf-Saf si chez les Haouara pour y passer la nuit.

Peu après avoir quitté Guercif la colonne a fait la rencontre du mizad en assemblée des notables des Haouara et des Oulad-Raho, qui se rendait à Guercif afin de négocier les conditions de l'aman. Dès qu'ils ont aperçu notre avant-garde les Marocains ont fait des signes de soumission, puis ils ont informé le général Alix qui était avec la colonne du but de leur mission.

Le général Alix ayant constaté que le mizad ne comprenait pas la totalité des notables des diverses fractions Haouara et Oulad-Raho leur a fait répondre que dans ces conditions il ne pouvait pas encore négocier avec eux. Il tient expressément à ce que toute la confédération demande simultanément la paix et accepte ses conditions. C'est en effet la seule garantie de sa sincérité, car il serait facile aux notables de quelques fractions de faire pour la forme des démonstrations pacifiques tandis que leurs gens passeraient dans les fractions encore en état de rébellion et nous combattraient ainsi impunément. Les Haouara et les Oulad-Raho devront grouper tous leurs notables, et s'ils n'ont au complet, le général Alix leur fera connaître les conditions de l'aman à son retour à Guercif.

La colonne a passé une nuit tranquille à Saf-Safat. Ce matin, elle a levé le camp, a rejoncondu l'oued Melilo, puis a obliqué vers le sud-est, se dirigeant par la plaine de Dizira vers Bou-Yacoubat. C'est donc de la rive gauche qu'on va menacer le massif montagneux de la rive droite dont les Beni-Ouaraïn ont fait l'endroit de rassemblement. Le général Alix étudiera le point le plus favorable pour la création d'un poste permanent.

Ainsi se développe le plan d'action arrêté entre le général Lyautey et le commandant des confins. Les Haouara étant à peu près détachés des Beni-Ouaraïn, c'est à ceux-ci maintenant qu'on va faire sentir notre force et comprendre la nécessité de retourner dans leurs montagnes sur la rive gauche, en attendant qu'ils soient amenés bon gré mal gré à se soumettre à leur tour.

Ce que fut la dernière attaque contre Fez

On reçoit de Fez, par rekkas accidéré, le récit suivant, daté du 29 mai, midi, de la dernière attaque, qui, d'ailleurs, avorta entièrement, contre la capitale :

Dans le courant de l'après-midi et de la soirée d'hier, les Européens ont vécu des heures d'attente dont ils se souviendront. Dès deux heures, les Marocains descendaient par petits paquets du col de Zalagh, se dirigeant vers le nord de Fez, utilisant remarquablement les accidents de terrain qui leur permettaient de défier le tir de l'artillerie ; ils arrivaient d'une façon continue vers la ville. Du haut des terrasses, on apprit au loin, distinctement, les cavaliers et les tantassiens, vêtus d'une simple chemise, suivre un chemin serpentant qui descend de la montagne et s'engage brusquement dans des prés dont les vallonnements leur offraient un abri sûr. Jusqu'à cinq heures du soir, ils développèrent ainsi au nombre de plusieurs milliers. D'autres étaient venus par des chemins différents, si bien qu'on pouvait évaluer à 5.000 ou 6.000 hommes les forces de l'ennemi. Une attaque de nuit semblait donc certaine.

LA SOIRÉE

D'ailleurs, dès cinq heures, les premiers coups de fusil éclataient. L'état-major de la place recevait des avis lui permettant de conclure qu'une attaque était projetée et que le quartier européen semblait particulièrement visé.

Vers cinq heures et demie, nous allons à la résidence, nous montons sur une terrasse qui domine la ville. A peine y sommes nous que des balles sifflent à nos oreilles. Nous quittons bientôt la résidence, où toutes les mesures sont prises pour la nuit. Nous nous rendons à la terrasse du Bab-Haouara, où le major de la garnison, le commandant Philippot, a établi son quartier. On vient d'y installer deux mitrailleuses qui commandent les terrasses de la ville au centre, à l'est et au sud. Il est six heures. Tout à coup une immense flamme surgit, montant vers le ciel. Ce sont, en foin, des meules qui flambent. L'incendie durera d'ailleurs toute la nuit, et l'obscurité venue, ce sera un grandiose spectacle que celui de cette ironée de feu à l'horizon.

Au moment de nous mettre à table, on nous prévient que la situation est dangereuse. Il faut évacuer la maison où les balles tombent d'ailleurs. Après un dîner rapide, nous regagnons le quartier. Philippot où, pour la nuit viennent se réfugier une dizaine de Français. Dormirai-t-on cette nuit ? Tous en doutent fort.

Pendant ce temps, la garnison de Fez qui avait déjà été renforcée, reçoit de nouveaux renforts, ce qui porte à 19 compagnies les effectifs. Dar-Debibagh conserve 8 compagnies.

LA NUIT

A neuf heures, la fusillade qui, par intervalles, éclate dans la direction de Bab-Gissa, n'est pas. Que présage ce silence ? Des milliers d'hommes ne sont pas descendus pour rester inactifs. Ménagent-ils une surprise ? Attendent-ils le point du jour pour permettre à des renforts d'arriver ? On est dans l'incertitude la plus complète, et cette incertitude énerve.

A dix heures, il n'y a que peu de changement dans la situation. Quelques coups de feu ont éclaté à Bab-Fetouh.

A onze heures, la fusillade reprend vers Bab-Fetouh ; ce n'est cependant pas le combat attendu. Que s'est-il produit ?

Jusqu'à une heure, la situation reste la même. Les rapports qu'envoient les différents postes ne signalent rien de saillant.

L'OFFENSIVE DE LA MATINÉE

A quatre heures du matin, à part une fusillade à Bab-Gissa et à Bab-Fetouh, il n'y a rien de nouveau. L'ennemi n'attaquant pas, on décide d'aller à sa rencontre. Six compagnies sortent de la ville ; mais elles ne trouvent que des cadavres ; l'ennemi a fui peu à peu. Voyant l'inutilité de leurs efforts devant les mesures prises, et par lesquelles sans doute ils ne comptaient pas, les assaillants se sont retirés emportant le plupart de leurs morts. Le résultat de leur attaque a été de leur causer des pertes assez élevées.

Nous avons perdu 5 tués ; 2 officiers et 6 soldats ont été blessés.

Autour de Fez

Fez, 2 juin.

Des attaques isolées continuent à se produire sur la ligne d'étapes. Deux convois de victuailles et de vins venant de Meknès, ont été arrêtés. La ville est calme.

L'Espagne au Maroc

Tanger, 2 juin.

Une lettre datée d'Arzila, le 31 mai, signale l'arrivée, à bord du vapeur espagnol « Valencia », d'un lieutenant d'artillerie, de vingt-cinq artilleurs et de nombreuses caisses de munitions.

D'autre part, quatre canons sont arrivés par la voie de terre.

Chutes mortelles d'Aviateurs

Seattle, 1er juin.

L'aviateur américain Philip Parmelee s'est tué aujourd'hui pendant un vol à North-Yakima. Un coup de vent a renversé son aéroplane.

Parmelee avait déjà été récemment victime d'un accident. Jeudi dernier, il s'était précipité sur une tribune, tuant une personne et en blessant mortellement une autre.

Brême, 2 juin.

En prenant le départ pour le circuit du Nord-Ouest allemand, l'aéroplane de l'aviateur Buchstetter, qui emmenait comme passager le lieutenant Stille, a capoté ; les deux hommes ont été tués.

UN COLONEL RUSSE

tué par le médecin-major de son régiment

Berlin, 2 juin.

On mande de Varsovie à la « Gazette de Voss » qu'au moment où les officiers d'un régiment d'infanterie conduisaient à la gare leur colonel qui changeait de régiment, le médecin-major le tua d'un coup de revolver. Il remit ensuite son épée aux autres officiers et se laissa conduire en prison. Il déclara qu'il avait été gravement offensé par le colonel qui lui avait, en outre, refusé satisfaction.

LES BANDITS PARISIENS

Une chasse à l'homme

Paris, 2 juin.

Ce matin vers trois heures, des agents du quartier de la Chaussée-d'Antin étaient avisés que trois malfaiteurs venaient de dévaliser un bar, situé au n° 3 de la rue de la Victoire, à l'angle de la rue Le Peletier, et qu'ils avaient pris la fuite dans la direction de la Chaussée-d'Antin. Une surveillance fut aussitôt établie aux alentours.

Quelques instants plus tard, l'agent Gaston Masselin, du poste de l'Opéra, qui se trouvait à l'angle des rues Joubert et de la Chaussée-d'Antin, aperçevait un individu, tenant un revolver à la main, qui se dirigeait vers la place de la Trinité. Il le somma de s'arrêter. L'homme obtempéra à cette requête ; mais brusquant son arme vers l'agent, il fit feu sur lui à deux reprises. Blessé au genou gauche, l'agent Masscha s'affaissa. Il eut toutefois la force de sortir son revolver et de le décharger à trois reprises sur le malfaiteur. Celui-ci ne fut pas atteint et prit la fuite.

Arrivé rue Saint-Lazare, il alla se réfugier dans l'avenue du Coq, après avoir escaladé une grille d'une hauteur de trois mètres. Mais il avait été aperçu par des agents accourus au bruit des détonations et qui se lancèrent à sa poursuite.

Pour leur échapper, il escalada de nouveau la grille et il se dirigea de toute la vitesse de ses jambes vers la rue Blanche. Deux agents parvinrent à le rattraper à la hauteur de la caserne des pompiers. Traqué, le malfaiteur leur fit face et tira sur eux trois nouveaux coups de revolver sans les atteindre. Les agents ripostèrent. Atteint de deux balles, l'une à la cuisse gauche, l'autre au bras droit, le bandit tomba sur la chaussée.

Maîtrisé après une vive résistance, il fut transporté à l'hôpital de la Charité où son état fut jugé assez grave.

Interrogé ce matin à cinq heures par M. Ducroeq, commissaire de police du quartier, il refusa tout d'abord de répondre. Puis il déclara se nommer Alexis Laurent, âgé de vingt-quatre ans, originaire de Paris, 19e arrondissement, sans autres renseignements.

Aucun papier n'a permis d'établir sa véritable identité. Le revolver dont il était porteur est une arme de luxe, à manche de nacre, au canon nickelé, sortant de la maison Smith et Wesson et qui a dû être probablement volée à une panoplie.

Les complices de ce malfaiteur ont réussi à prendre la fuite.

LES MÉMOIRES DE GARNIER

On sait que Garnier écrivait au jour le jour ses mémoires. Dans l'agenda trouvé dans le maison de Nogent, des déclamations philosophiques voisinaient avec des récits d'expéditions.

M. Gilbert, le juge d'instruction chargé d'instruire l'affaire, tient ces mémoires secrets. Il vient cependant d'en communiquer quelques extraits à des parquets de province, pour vérification.

C'est ainsi que le parquet de Mantes a reçu du juge une commission rogatoire pour faire des recherches à propos de cette note de l'agenda : « Nous faisons en août 1911 des cambriolages qui nous rapportèrent 400 francs chacun, dont un près de Mantes, dans un bureau de poste, qui nous rapporta 700 francs, et un autre dans une villa de Mantes, qui nous rapporta 4.000 francs ». Le parquet de Meaux a reçu de son côté commission rogatoire pour les faits révélés par le même agenda : « Septembre-octobre 1911. — Pendant ces deux mois le principal cambriolage fut celui du bureau de poste de Chelles, dans le département de Seine-et-Marne, qui nous a rapporté 4.000 francs, et quelques autres de moindre importance ».

Enfin les Mémoires de Garnier font mention également du cambriolage de la recette des finances de Compiègne, qui fut commis à la fin de l'année 1911.

Une Conférence Européenne

SERAIT REPOUSSÉE PAR LA TURQUIE

Constantinople, 2 juin.

Le *Sabah* relève et commente les bruits de conférence, répandus depuis quelques jours, comparant les conditions dans lesquelles a eu lieu le Congrès de Berlin, et les circonstances actuelles.

« Quel serait le but de cette conférence ? » demande-t-il.

Lorsque fut convoqué le Congrès de Berlin, la Russie, sans tenir compte des intérêts généraux de l'Europe, nous avait contraint de signer un traité, et c'est cet acte, préjudiciable aux intérêts politiques généraux, qu'il s'agissait de modifier. Mais aujourd'hui, aucun pacte de nature à porter atteinte au *statu quo* n'a été souscrit ; la guerre continue. On parle, il est vrai, du danger de sa prolongation, mais, quel que soit ce danger, il serait encore plus périlleux de considérer la spoliation italienne comme un fait accompli. Une impartiale médiation se comprendrait, mais il ne peut être question d'une conférence, dont le programme serait incompatible avec la neutralité ».

La Grève des Transports de Londres

UN NOUVEL APPEL pour une grève générale

La conférence qui devait se tenir entre patrons et ouvriers des transports n'a pas pu avoir lieu par suite du refus des patrons de s'y rendre. Les hommes avaient eu une longue discussion avec les ministres MM. Lloyd George, Asquith, Kenna, Burton, etc., etc.

Les ministres ont décidé d'avoir une nouvelle conférence mardi avec les ouvriers, et auparavant ils en auront une lundi avec les patrons.

En présence de ces événements, le comité exécutif de la Fédération des transports a lancé un nouvel appel pour la grève générale. On aura demain la réponse des syndicats. Mais il est peu probable que cet appel eût plus d'écho que le précédent, quoique M. Benthillett ait déclaré : « Si le comité exécutif des transports croit utile une grève générale en Angleterre, je n'hésiterai pas à faire décider une immense grève nationale ».

La Société pour l'Instruction DES ADULTES

Paris, 2 juin.

La société d'enseignement moderne pour le développement de l'instruction des adultes a procédé aujourd'hui à la distribution solennelle des récompenses aux élèves de ses cours gratuits, dans la grande salle des fêtes du Trocadéro.

M. Guist'hau, ministre de l'Instruction publique, était fait représenter par M. Dupian, inspecteur général de l'instruction publique, aux côtés duquel avaient pris place MM. Bellan, ancien président du Conseil municipal, président fondateur de la société, et Merlin, délégué par le bureau du Conseil municipal.

Dans un discours applaudi, M. Bellan a retracé la marche toujours croissante de la société, qu'il a fondée, et qui compte aujourd'hui 120 sections, 1.250 directeurs et professeurs, 22.000 élèves et plus de 1.500 cours d'enseignement commercial, artistique et professionnel, auxquels viennent s'ajouter 95 sections de préparation militaire avec un effectif de 600 jeunes gens.

M. Dupian a félicité chaleureusement la société de l'œuvre qu'elle poursuit, et son président des résultats merveilleux qu'il a obtenus.

Les prix du Président de la République, des ministres de l'Instruction publique, du Commerce, de l'Agriculture, des Colonies, du préfet de la Seine, etc., et les bourses de voyage ont été distribués.

Le délégué du ministre de l'Instruction publique a remis ensuite la rosette d'officier de l'Instruction publique à Mmes Truchon et Drouin, et à MM. Watteau, Asselineau, Nourrisier et Rivengonnet les palmes d'officier d'académie à Mmes Schrameck et Albéniaux, à Mlle Jeanne-Marie Michel, et à MM. Belin, Panel, Gapp et Lajasse.

Les Tramways de l'Est-Parisien

EN GRÈVE A PARIS

Paris, 2 juin.

A la suite d'une décision prise au cours d'un réunion qui n'est tenue au Moulin de la Galette, à Bagnolet, le personnel du mouvement et des ateliers de la Compagnie des tramways de l'Est-Parisien s'est mis en grève ce matin.

Le trafic du réseau est des plus importants ; le personnel se compose d'un millier d'employés ou ouvriers de la voie.

Dans la matinée, quelques voitures escortées de gendarmes et d'agents cyclistes sont sorties du dépôt de la rue Floréal, aux Lilas. Elles étaient pilotées par des contrôleurs, assistés de receveurs auxiliaires ; mais elles n'ont pu assurer qu'un service très irrégulier entre Romainville et l'Opéra.

A la direction de la Compagnie, on se montre très surpris de la décision du personnel.

« Rien ne justifiait dit-on, cette grève, la commission mixte n'ayant pas terminé ses travaux, et devant se réunir lundi matin pour examiner à nouveau les propositions susceptibles de donner satisfaction dans la mesure du possible au personnel de la quatrième catégorie. »

Le dépôt de la Compagnie, rue Floréal, aux Lilas, est gardé par des gendarmes et des détachements du 31e d'infanterie. Une quinzaine de voitures ont pu sortir, conduites par des contrôleurs. Auprès de chacun des conducteurs se trouve un gendarme.

Des groupes de grévistes parcourent les rues des Lilas qui sont décorées de drapeaux tricolores — car la grève coïncide avec la fête annuelle de cette ville.

La direction de la compagnie déclare que le personnel des contrôleurs et des services électriques est au complet.

Les grévistes auraient l'intention de se rendre demain à l'Hôtel de Ville, accompagner une délégation qu'ils enverront auprès de la commission mixte.

Les journalistes de Province CHEZ M. POINCARÉ

M. Raymond Poincaré, président du Conseil, a reçu dimanche une délégation des associations provinciales de presse, associations groupées pour obtenir l'égalité dans les communications d'ordre administratif faites à la presse.

Étaient représentées les associations de la presse de l'Est, de la presse de Normandie, celle de l'Ouest, celles de Nantes, de Bourges, de Limoges, de Nîmes, la presse alpine, la presse grenobloise, celle de Toulon, la presse marseillaise, la presse toulousaine et la presse lyonnaise.

Le président du Conseil a fait le meilleur accueil aux délégués de la presse régionale. Il s'est déclaré tout disposé à examiner la question et il a envisagé l'opportunité de faire adresser une circulaire aux préfets en vue d'assurer l'impartialité si nécessaire à l'égard des différents organes de l'opinion publique.

Les opérations italiennes dans l'Egée

Rome, 2 juin.

On confirme qu'une nouvelle division, forte de 20.000 hommes, est en voie de concentration ; cette force est destinée à assurer l'occupation simultanée de Chio et de Mytilène.

Durant la semaine écoulée des garnisons ont été débarquées dans toutes les îles de l'Egée dont la prise de possession avait été opérée précédemment.

L'administration de ces îles sera également italienne et non autonome.

Une attaque de Smyrne, par voie de terre et de mer, serait envisagée, au cas où la Turquie prolongerait sa résistance.

L'artillerie de la flotte italienne

Naples, 2 juin.

Les croiseurs cuirassés *Garibaldi*, *Varese*, *Ferruccio* et *Carlo-Alberto* sont actuellement à Naples pour y procéder au remplacement de leurs pièces d'artillerie usées.

Quelques pièces en effet ont tiré jusqu'à 2.000 coups.

Les croiseurs auxiliaires *Città-di-Messina*, *Città-di-Siracusa*, *Città-di-Cagliari* et *Città-di-Sassari*, ont déjà changé leurs pièces.

Le commandant Presbitero, commandant la deuxième division de la deuxième escadre, actuellement à Rhodes, a été promu au grade de vice-amiral.

La Commission de Berne

POUR DÉLIMITER LE CONGO ET LE CAMEROUN. — CE QUE FERA LA COMMISSION.

La commission de délimitation de la frontière congolaise, qui doit se réunir à Berne, le 15 juin prochain, s'occupera exclusivement des points prévus par l'accord du 24 novembre, sauf en ce qui concerne les compagnies concessionnaires, l'Allemagne ayant exprimé le désir que cette question fût traitée de la façon la plus ample possible.

En ce qui concerne la remise des territoires à échanger, on tiendra compte de l'accord signé le 2 février 1912, à Berlin, en reportant probablement à un an le délai d'option de six mois qu'il laisse actuellement aux indigènes pour choisir le pays auquel ils désirent être rattachés.

La commission technique prévue par les articles 3 et 4 de l'accord du 4 novembre pour fixer sur place les limites du Congo-Cameroun ne se réunit à Berne que pour prendre contact et pour organiser la méthode de travail à employer.

Nous croyons savoir que parmi les membres allemands figureront MM. Meyer et Mangoldten, tous deux fonctionnaires coloniaux.

La brigade mobile de Lille

opère à Hercheux (Somme).

Le 29 mai dernier, un vieillard de 75 ans, M. Frison, demeurant à Hercheux, près de Montdidier était trouvé étranglé. Son argent avait disparu.

Le parquet d'Amiens informe par télégramme M. Walter, commissaire de la brigade mobile de Lille, qui envoya sur les lieux, M. Liger, inspecteur. Après une enquête heureusement menée, celui-ci arrêta les époux Willet, anciens locataires de M. Frison.

La femme, sur qui on trouva trois billets de cent francs, dont elle ne put indiquer la provenance fut d'abord mise en état d'arrestation.

Mais bientôt, son mari, pressé de questions finit par avouer être seul l'auteur du meurtre.

Willet fut aussitôt écroué ; quant à sa femme, elle a été remise en liberté.

Le « Progrès du Nord » et « L'Avenir de Roubaix-Tourcoing » répondant gratuitement, par la voie du journal, à toutes les questions concernant les accidents du travail, le droit, les usages locaux, la colonisation, etc..., etc...

A TRAVERS LES JOURNAUX

La visite de la Reine Wilhelmine

La Lanterne :

« On admire chez nous ce petit peuple indestructible, énergique et fier, qui aime son indépendance et qui, tant de fois, la a montrer. Peuple hardi, qui a une grande histoire, et qui a donné au monde des penseurs et des artistes de premier rang. Peuple libre, qui a su conquérir et qui saura garder son autonomie. »

La Libre Parole :

« Traditionnellement jalouse de son indépendance, la Hollande, qui avait déjà vu sans grand enthousiasme l'alliance de sa jeune reine avec un prince allemand, ne comprendrait pas que la politique nationale subît certaines influences un peu trop brutales, et que les relations de bon voisinage qu'elle a avec l'Allemagne jaussent des apparences de subordination. »

L'Aurore (M. Maxime Vuilleume) :

« La France et la Hollande n'ont, depuis longtemps, rien qui les sépare. Quand il advient que nos hommes d'Etat, nos savants, nos hommes de lettres, nos économistes se rendent en Hollande, à la Haye entre autres, pour les séances de la commission internationale, ils y rencontrent toujours l'accueil le plus empressé. Ils en rapportent le plus agréable des souvenirs. »

La réforme électorale

Le Radical :

« Quoi qu'en disent les orgueilleux, qui nous prêtent aimablement les arrière-pensées les plus perfides, nous souhaitons au moins autant qu'eux une prompte réforme électorale. C'est pourquoi nous sommes impatients du grand débat qui pourra enfin déblayer le terrain et permettre à la Chambre d'aboutir.

« Nous avons tout lieu de croire que de ce débat jaillira la lumière. Un bon vent souffle en ce moment sur les gauches. Nos amis se discutent, se réorganisent activement. Une réforme électorale républicaine sera sans doute le premier fruit de cette sagesse. »

La Petite République :

« Partisans de la proportionnelle, parce que nous voyons dans la réforme électorale une amélioration certaine des mœurs politiques et du régime parlementaire, nous ne nous dissimulons pas qu'elle comporterait certains périls si, en face des réactionnaires qui pourront toujours se compter sur une lutte unique, et dans unifiés disciplinés, le parti républicain allait au scrutin morcelé à l'infini et éparpillant ses forces. »

L'Humanité :

« De toute façon, et quelles que soient les combinaisons qui puisse tenter encore l'adversaire, le succès de la réforme électorale est maintenant assuré, et il est prochain.

« Sauf en quelques arrondissements irréductibles et maladroits, les résistances fléchissent. Un large courant se dessine. C'est à une majorité très considérable que la Chambre sanctionnera la grande réforme si nécessaire et si longtemps disputée. »

Le nouveau groupe

Le Rappel :

« Les radicaux qui n'entendent pas se réigner à laisser noircir le radicalisme, ont enfin compris qu'il fallait agir. Ils viennent de décider la constitution, à la Chambre, d'un groupe ne comprenant que des députés appartenant au comité exécutif du parti radical.

« On peut s'étonner que cette mesure n'ait pas été décidée plus tôt : c'est un fait. Les élus, qui peuvent authentiquement se réclamer, dans le pays, du titre de radicaux, ne formaient au Parlement aucun groupe ; en revanche, les deux groupes de la Chambre qui se sont étiquetés radicaux sont envahis par des parlementaires n'appartenant à aucun titre au parti radical, et qui, réactionnaires honteux et déguisés, compromettent le radicalisme par leur résistance sournoise à toute politique d'action laïque et de réformation sociale. »

CEUX DE CHEZ NOUS

Le Péril marocain

La Démocratie (sous la signature du sénateur Delbrerre) :

« Ce dont il s'agit ce n'est pas d'occuper le Maroc pour le plus grand plaisir et la satisfaction des intérêts des brasseurs d'affaires et de spéculateurs sur les terrains, mais dans le but d'agrandir le domaine colonial de la France et de servir les intérêts généraux du pays.

« Il est temps que le Gouvernement apporte un programme colonial à longue vue, qui mette la France à l'abri des surprises et lui procure d'incontestables avantages dans la lutte des nations sur le champ mondial. Les Gouvernements de la République ont trop montré jusqu'ici qu'ils n'avaient point de politique extérieure, mais des politiques de fortune il est temps que ça change. »

Feuilleton du 3 juin 21

La Chasse aux Fantômes

par Pierre ARNOUS

— Je ne suis moi-même qu'un fantôme.

— Eh bien ! tout à l'heure nous nous séparerons et ce sera désormais fini entre nous. Si le hasard nous rapproche encore, — car tout est possible, nous l'avons constaté cette nuit, — nous ne nous reconnaîtrons pas. C'est promis ?

— C'est promis.

— Je n'ai qu'un regret, celui de ne pouvoir vous être utile actuellement.

Avec un bruit d'enfer, le train filait sous le tunnel de la Norte.

— Je vais, du reste, beaucoup plus loin que vous... probablement... L'Afrique me tente beaucoup.

— En ce cas, nous ne nous rencontrerons plus.

Peu après, tous deux, debout, rassemblaient leurs bagages.

Le train glissait rapidement le long de Marseille. On apercevait des échancrures de rues bordées de maisons.

Bientôt ce serait le tour de ces maisons, quand Charles, mécanicien, [illegible] qu'elle prit.

Elle remua doucement la tête, et un sourire nerveux plissa sa bouche. Pouvait-elle encore compter sur la chance ?

— Adieu ! dit-elle brusquement.

Ce furent leurs derniers mots. Le convoi entrait en gare.

Noroir sauta sur le sol.

Il ne retourna pas la tête. Fâché de cette rencontre, il voulait faire entendre à Mme Avrigneul qu'elle ne devait aucunement compter sur sa protection.

Sa valise à la main, il fila vers la sortie.

Dehors, un petit bonhomme du plus beau noir l'accosta.

— Bagage, « msié ? » Commissionnaire pour dix sous.

Noroir passa la valise au négrillon, qui la jeta sur son épaule.

— Où porter ça, mon commandant ?

Déjà commandant ! La promotion était rapide. Noroir, pourtant si plein de sombres pensées, s'en égaya.

— Conduis-moi du côté du port, répondit-il au petit nègre, qui se mit à marcher rapidement devant lui.

Là-bas, sur le quai, il avisa un hôtel d'apparence modeste. Il ne comptait y passer qu'une nuit ou deux.

— Hélle ! cria-t-il.

Noroir, au temps de sa splendeur, était très généreux. La splendeur disparue, la générosité lui restait.

Il tira de son gousset une pièce d'un franc à l'intention du négrillon.

Mais il se rappela que le commissionnaire ne demandait que dix sous pour prix de sa course. Ce fut seulement ce qu'il lui remit.

« Cinquante centimes d'économie à glisser dans la tire-lire de Mathilde ! » se dit-il.

La pensée que déjà il s'occupait lui redonnait tout son courage.

Il il pénétra dans l'humble hôtel, tandis que le nègre s'éloignait tout content, après avoir répété :

— Merci, commandant !

Les abandonnées

I

Un convive inattendu

— Que fais-tu donc de si mystérieux et de si compliqué mon enfant ?

Mme Noroir, assise dans la salle à manger, posait cette question à Mathilde, qui travaillait dans la cuisine.

— Quelle est la date aujourd'hui, maman ?

— Le 5 mai.

— Qu'est-ce que le 5 mai, s'il la plaît ?

Guérie de son commencement de paralysie, Mme Noroir ne connaissait plus que deux dates, celles du 23 et du 24 février, qui avaient été marquées par la disparition de sa fille aînée et de son mari.

— Le 5 mai ?... le 5 mai ?... répétait-elle.

— Tu donnes la langue au chat ? Mais, petite mère, c'est l'anniversaire de Béchenbès ! Aussi y aura-t-il une surprise.

— Une surprise ?

— Sensationnelle ! J'espère que l'oncle sera content.

Le cousin Béchenbès avait été promu oncle depuis la disparition de Noroir.

— Il serait même plus que content, ajouta-t-elle, sans ce maudit vent d'ouest.

— Le vent d'ouest le contrarie ?

— C'est-à-dire qu'il contrarie la fourneau. Quand la girouette de notre voisine est à l'ouest, notre cheminée ne tire pas ; c'est authentique.

— Alors ?

— Alors mon gigot n'est pas cuit encore, et l'oncle ne peut pas tarder... Il devrait être ici depuis un bon quart d'heure.

Pourvu qu'il n'ait pas eu un accident !

— Mais non, maman !... Tu te fais toujours des idées...

— Hélas ! soupira la pauvre femme. Je suis un peu payée pour ça...

C'était rue des Trois-Frères, à Montmartre, dans le petit appartement de quatre cents francs où vivaient maintenant Mme Noroir et sa fille cadette.

Une chambre pour la maman, un cabinet qui servait de chambre à Mathilde, une salle à manger exiguë, le tout meublé plus que modestement.

Mme Noroir n'avait rien voulu conserver de son luxe.

Pour solder l'énorme passif de son mari, elle avait vendu non seulement ses bijoux, mais ses meubles, et, avec l'argent que cela avait rapporté, on avait réglé la situation à l'honneur du disparu.

On avait même pu sauver quelques épaves du mobilier, certains objets spécialement chers à Mme Noroir. Mais, en deux ans, ces choses avaient toutes pris le chemin bien connu des pauvres gens, celui du Mont-de-Piété.

L'intérieur des Noroir était donc maintenant dépourvu de tout ce qui embellit une maison.

Un seul vestige du passé y subsistait, le portrait à l'huile de Marc Noroir, souvenir d'un temps de splendeur et d'abondance.

D'abord, Mme Noroir n'avait pas voulu le suspendre autre part que dans sa chambre à coucher.

Un jour, un an après le départ de son père, Mathilde avait en un cri de surprise en constatant que le tableau ornait la salle à manger, en face du petit buffet en noyer, avec une table et six chaises.

— J'étais égoïste, Mathilde, expliqua Mme Noroir. Je le gardais pour moi seule... Il faut bien qu'il soit aussi devant tes yeux.

La jeune fille avait trouvé quelques leçons de piano. Mais ce qu'elle gagnait ne suffisait pas aux deux femmes, bien qu'elles fissent des prodiges d'économie.

C'était grâce à la sollicitude de Béchenbès qu'on évitait les dettes et qu'on franchissait sans avaries le cap si redoutable aux ménages pauvres, l'échéance du terme.

A l'époque du terme, Mme Noroir perdait régulièrement l'appétit et le sommeil.

— Comment ferons-nous, mon bibi ?

— Je sais là, disait Béchenbès. Ne craignez rien, maman Noroir.

— Mais, nous ne pouvons pas toujours compter sur vous, mon pauvre ami !... Non, je ne veux plus ! je ne veux plus !... Nous vous avons déjà trop d'obligations.

Mais le jour venu, elle était bien obligée d'accepter, les fonds qu'apportait « l'oncle ».

En les prenant, Mme Noroir devenait toute rouge. Parfois même elle fondait en larmes.

— Bah ! faisait le Marseillais de sa bonne voix chantante, c'est à Mathilde que je prête ça. Elle me le rendra quand elle sera mariée... Par exemple, je n'accepterai pas d'intérêts !

Et, quand il était de bonne humeur, il ajoutait quelques couplets d'opéra-comique.

Mais le chanteur était le premier à reconnaître que sa voix s'en allait.

Effet de l'âge ? Sans doute. Effet du chagrin, sûrement.

Il venait dîner tous les dimanches, rue des Trois-Frères.

Mathilde, qui le savait gourmand, s'ingéniait à lui confectionner les plats qu'il aimait.

Béchenbès avait un faible pour le gigot aux haricots. Mais, dame ! on n'était pas assez riche pour cuire un gigot chaque dimanche. C'était pour les jours d'extra.

Ah ! le gigot ! Mathilde lui donnait tous ses soins. Elle n'était contente que lorsque le brave homme lui disait, en se léchant les lèvres :

— Tu t'es surpassée, petite !

Et qu'elle était délicieuse en cuisinière, avec le tablier blanc, les manches relevées sur ses bras potelés et frais, la figure illuminée à la lueur par le feu des fourneaux et par la satisfaction d'être utile et agréable !

A la voir ainsi, diligente, attentive, souriante, un poète l'eût appelée « la Muse du pot au feu ».

Béchenbès arrivait régulièrement à sept heures.

Non moins généralement, il remettait dès en entrant un petit paquet à Mathilde, un gâteau, un pâté acheté dans le voisinage.

— Ton dimanche, petite.

A sept heures et demie, on se mettait à table, et ces soirées dominicales étaient charmantes, quoique toujours mélancoliques.

Mme Noroir, en effet, était inconsolable.

Depuis le départ de son mari, elle comptait les jours, les semaines, les mois.

Les jours, les semaines, les mois avaient fini par faire deux années pleines.

Marc Noroir n'avait pas donné signe de vie.

A suivre.

BAPTÊME DELESFAUL-HAVEZ
UNIVERSELLEMENT LE MEILLEUR
PAR SA QUALITÉ ET SA FRAICHEUR
98, rue Nationale, Lille